

Reinventing Political Science. A Feminist Approach de Jill Vickers, Halifax, Fernwood Press, 1997, 212 p.

Chantal Maillé

Volume 18, numéro 1, 1999

Symposium : L'américanité du Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040157ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040157ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Maillé, C. (1999). Compte rendu de [*Reinventing Political Science. A Feminist Approach* de Jill Vickers, Halifax, Fernwood Press, 1997, 212 p.] *Politique et Sociétés*, 18(1), 173–176. <https://doi.org/10.7202/040157ar>

Tous droits réservés © Société québécoise de science politique, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Reinventing Political Science. A Feminist Approach

de Jill Vickers, Halifax, Fernwood Press, 1997, 212 p.

Projet ambitieux que celui proposé par la politologue Jill Vickers dans cet ouvrage: réécrire les bases de la science politique selon une perspective qui intégrerait les critiques et analyses développées par l'approche féministe. Mais pourquoi un tel projet ? S'appuyant sur plus de vingt années de pratique de la discipline, l'auteure tire la conclusion que la science politique, incapable de se renouveler et d'intégrer de nouvelles perspectives, constitue une approche au potentiel heuristique limité, dont les postulats et paradigmes ne permettent plus d'expliquer les phénomènes politiques avec satisfaction et nuance.

Jill Vickers fait ici un pari qui étonne, celui de redonner à cette discipline une crédibilité et une pertinence manquantes par l'intégration des travaux et critiques des féministes. Il s'agit donc d'une entreprise immense, qui donne naissance à un ouvrage précieux, à classer au rang des quelques ouvrages qui comptent et qui durent, de ceux que l'on rouvrira souvent et avec plaisir. Il fallait aussi la crédibilité d'une carrière comme celle de l'auteure pour pouvoir légitimer une telle démarche. C'est en moins de deux cents pages que celle-ci élabore ce projet en trois temps : une analyse des bases idéologiques de la science politique, une explication de sa résistance au changement et une proposition de nouveaux jalons pour reconstruire la discipline.

Le premier chapitre résume les grandes questions qui sont abordées tout au long de l'ouvrage. Pourquoi la science politique est-elle aussi résistante aux approches féministes centrées sur les activités politiques des femmes ? Comment expliquer la très grande réticence de plusieurs féministes à l'endroit de la politique qui s'exerce dans le cadre de l'État ? Voilà deux questions qui seront longuement abordées tout au long de ce texte, qui se donne comme objectif de présenter un nouveau cadre de ce que pourrait être la prise en compte féministe de la politique, une science politique féministe, une vision de la politique officielle et informelle à partir des femmes. La tâche qui attend la science politique féministe est d'inventer un nouveau vocabulaire de la politique, qui pourrait exprimer les différents points de vue des femmes sur la politique, l'autorité, la citoyenneté et la liberté. Mais pourquoi vouloir concilier science politique et féminisme ? Ne vaudrait-il pas mieux poursuivre des chemins séparés ? Jill Vickers fait remarquer que les féministes qui ont choisi de mener leurs luttes à l'extérieur de la politique de l'État, y voyant là une action radicale qui pourrait transformer la politique de l'extérieur, doivent aujourd'hui admettre que cette stratégie a donné bien peu de résultats, et que la politique étatique est simplement trop puissante et exerce trop de pouvoir sur la vie des femmes pour que celles-ci l'ignorent délibérément.

Il est nécessaire de réinventer la science politique parce que, selon Jill Vickers, le paradigme qui y domine reflète la période historique où la politique et le gouvernement étaient des activités exclusivement masculines.

À la question de savoir ce qui cloche dans la science politique, l'auteur répond que quatre caractéristiques fondamentales de la discipline rendent difficile la prise en compte de la perspective des femmes sur la politique. Il s'agit d'un paradigme qui se concentre sur la politique officielle des États et entre les États, prêtant peu d'attention aux autres formes d'activité politique, de l'acceptation par ce paradigme d'une division, qui serait « naturelle », des sphères privée et publique, de la définition restrictive des activités politiques, excluant celles qui s'exercent dans la société civile et la sphère domestique, et enfin de l'assertion à l'intérieur du paradigme selon lequel les structures et processus de base de la politique de l'État seraient neutres ce qui concerne les genres, les classes et les races. La science politique assume que ses concepts, théories et méthodes sont neutres ; la discipline se perçoit comme un ensemble de concepts et d'unités de mesure universellement applicables avec des théories permettant de valider la démarche.

Il faut donc impérativement remettre en question les assertions patriarcales sur lesquelles repose la science politique afin d'en arriver à développer un cadre permettant de prendre en compte la vision qu'ont les femmes de la politique. Mais est-ce possible ? L'auteure entend répondre par l'affirmative à cette question, en s'appuyant sur les travaux qui ont été réalisés au cours de la dernière décennie pour développer une perspective de la politique centrée sur les femmes. Ce fut là une entreprise considérable menée dans le cadre d'une discipline qui continue de reposer largement sur la vision d'un homme politique universel, mû par l'intérêt personnel, qui serait le fondement de toute activité politique.

Jill Vickers propose de renouveler la conceptualisation du politique pour y intégrer les luttes menées par les femmes, au cours des derniers siècles, contre l'oppression, la marginalisation et la domination. Elle retient de la politique la définition suivante: une activité est politique si elle traduit un effort collectif pour changer les relations de pouvoir dans la société, ses communautés ou institutions. Cette ouverture de la notion de politique n'est que la première étape de la démarche, qui doit s'appuyer sur un nouveau vocabulaire. Elle souligne également que le contexte actuel se prête à cet exercice d'ouverture de la discipline, parce que l'on prend maintenant conscience de l'incapacité du paradigme dominant de la science politique à expliquer de nouveaux phénomènes importants et à traduire correctement l'expérience de la politique qu'ont bon nombre d'hommes et de femmes, celle de la marginalisation et de l'exclusion.

Selon l'approche développée, l'un des problèmes du paradigme dominant en science politique est qu'il ne permet pas de reconnaître que les systèmes politiques étatiques sont patriarcaux. Comment une discipline qui a comme objet central d'étude la politique peut-elle en arriver à traiter la question de l'exclusion et de la marginalisation de la moitié des citoyens, les femmes, comme un problème mineur à l'intérieur de systèmes perçus comme quasi parfaits ? Jill Vickers propose, en guise de réponse, de chercher du côté d'un paradigme qui est empêtré dans une très ancienne conception limitant le rôle des femmes à la sphère privée.

L'auteure croit que l'on doit poursuivre la tâche de faire émerger un paradigme féministe en science politique, ce qui est aujourd'hui davantage possible parce qu'un nombre croissant d'étudiant-e-s demandent des changements à l'intérieur de la discipline et également parce qu'il y a une seconde génération de féministes qui font de la recherche en science politique et parce que les changements fondamentaux de systèmes politiques rendent la tâche urgente. La science politique, telle qu'elle se pratique en cette fin de siècle, est trop proche des forces qui maintiennent en place des gouvernements aux pratiques patriarcales. Il n'y a pas assez de critique, de là l'importance de développer un paradigme féministe qui contribuera à la réinvention d'une discipline qui n'admet que la rationalité des groupes puissants: en science politique, les idées admises comme connaissance sont principalement celles qui concernant le gouvernement et la politique, idées exprimées dans la perspective de ceux qui ont du pouvoir, alors que les opinions exprimées par les groupes sans pouvoir sont rarement acceptées comme connaissance (p. 37).

Voilà en bref ce que ce livre propose. Accessible à un lectorat d'étudiant-e-s de tous niveaux, il est conçu, tant au plan graphique que dans les propos et divisions de chapitres, pour être compris. Il intègre une histoire critique de la science politique, qui ressemble à un cours en abrégé sur la discipline, exercice fascinant et réalisé avec brio par une politologue qui a connu au cours de sa carrière l'école traditionnelle de la science politique, à laquelle elle s'est elle-même identifiée pour, par la suite, se joindre au camp des féministes critiques d'une discipline dont la pratique s'est avérée quelque peu décevante. S'appuyant sur ce parcours, le propos est solide, le texte est basé sur une documentation impressionnante, qui permet de revoir toutes les étapes par lesquelles la discipline s'est constituée. L'auteure connaît suffisamment les fondements de la discipline traditionnelle pour pouvoir réaliser son entreprise de critique et de reconstruction avec étoffe et simplicité.

Sur quelles bases peut-on reconstruire la discipline ? Les chapitres trois, quatre, cinq et six de l'ouvrage montrent la voie à suivre. Tout d'abord, J. Vickers propose un cadre à l'intérieur duquel une telle démarche pourra se situer: une méthodologie qui intègre la variable « femme » dans toute sa complexité, légitimant les expériences que les femmes ont de la politique et permettant l'émergence de points de vue différents entre les femmes, de façon à transcender l'assertion selon laquelle la politique des hommes est la norme absolue. Il faut aussi observer la politique là où l'activité s'exerce pour la majorité des femmes, c'est-à-dire non seulement à l'intérieur des gouvernements, mais aussi au sein des institutions de la société civile, dans les groupes de femmes et les mouvements de pression qui gravitent autour et les institutions du mouvement des femmes. Ce modèle d'analyse des activités politiques des femmes repose sur une conception large de la politique, incluant les activités destinées à changer, à maintenir ou à restaurer les relations de pouvoir dans la société, impliquant habituellement une activité collective. En définissant ainsi l'activité politique, il devient possible de

revoir le sens et la portée des activités que les femmes ont réalisées dans l'histoire autour de la construction de la communauté et de la nation.

Le chapitre quatre établit l'appareil théorique et conceptuel nécessaire à l'élaboration d'une science politique féministe. Ici, l'auteure propose sous forme de tableaux une série de concepts qui sont indispensables à cet exercice. Le chapitre cinq traite des systèmes politiques et de la démarche comparative et montre comment pratiquer la politique comparée tout en mettant la variable «femme» au cœur de l'exercice. Le dernier chapitre invite à revoir l'analyse des politiques publiques pour y intégrer une approche centrée sur les femmes. Mais une telle approche doit-elle présupposer qu'il existe un programme commun à toutes les femmes? L'analyse des diverses formes de mobilisation des femmes à travers le monde montre qu'il n'y a pas de modèle simple pour expliquer les luttes des femmes. Et qu'en est-il des luttes des femmes dans les contextes des sociétés non occidentales ou encore lorsqu'on prend en compte les positions des femmes des groupes minoritaires dans les sociétés occidentales? Jill Vickers prône ici l'importance de faire émerger les voix des femmes qui sont à la marge du pouvoir, dont les expériences ont été occultées autant par la science politique que par un certain féminisme peu ouvert à l'expression de la différence.

Ce trop bref résumé de l'ouvrage ne peut rendre compte de la qualité de la démarche proposée ou encore de la richesse de l'analyse. On y fait un retour critique sur la discipline, qui conduit à relativiser des idées souvent acceptées comme fondamentales. Ce savant abrégé constitue également une excellente introduction critique à la discipline, qui devrait impérativement être lue par tous les étudiant-e-s qui commencent leur baccalauréat en science politique et par ceux et celles qui voudraient comprendre les critiques que le féminisme formule à l'endroit de la science politique et qui consentent au renouvellement des bases de la discipline.

Chantal Maillé
Université Concordia